



LIVRES

ENTRETIEN Anne Lima, des éditions Chandeigne

Quel Brésil pour quel roman ?

Depuis 1992, Chandeigne développe un beau catalogue dédié aux écritures lusophones. À la faveur de la venue de quatre de ses auteurs brésiliens*, l'éditrice Anne Lima définit les enjeux d'une littérature aux contrastes violents autant que fascinants.

Quel regard portez-vous sur le monde éditorial brésilien confronté à la concurrence de la télévision puis des réseaux sociaux, d'Internet ?

Le Brésil a une politique de développement de sa littérature. À l'intérieur du pays, dans le cadre de la littérature jeunesse particulièrement, de nombreux programmes ont été créés : bibliothèques, achats massifs de livres pour les écoles, aides à la création... Beaucoup d'auteurs vont vers la littérature jeunesse grâce à ces programmes. Cette politique « interne » s'est aussi tournée vers l'international. Des structures comme la Fondation biblioteca Nacional essaient depuis peu de faire connaître les publications hors Brésil, via des aides à la traduction ou des résidences d'auteurs à l'étranger.

Le fait que le Brésil soit devenu la septième puissance mondiale a transformé le monde éditorial. La modernisation rapide du pays et surtout son urbanisa-



Anne Lima avec Michel Chandeigne, le fondateur. ARCHIVES DNA

tion ont modifié les codes. La littérature brésilienne est aujourd'hui avant tout urbaine.

A quelles difficultés les éditeurs brésiliens sont-ils soumis ?

Le Brésil est un pays qui lit peu. Le livre est très cher et seule une certaine partie de la population peut se permettre d'en acheter. De plus, le Brésil est un pays-continent. Tout se centralise dans certaines zones, ce qui rend la distribution générale du livre très difficile. Les tirages sont limités : en moyenne 3 000 exemplaires en littérature pour une population de 200 millions d'habitants.

s'opèrent. Les liens étroits entre le monde éditorial et les réseaux sociaux, la presse, participent à cette évolution.

Il n'y a pas un Brésil mais plusieurs. Qu'en est-il de la littérature ?

La littérature brésilienne, à l'instar de sa population, est très diverse. Elle est le reflet d'un mélange détonnant entre les influences européennes, africaines, amérindiennes et américaines (moderne).

Ce qui est intéressant, c'est cette liberté de ton, ce rythme entraînant. La langue est décomplexée, les mots explosent et se recomposent. La langue brésilienne est créative, elle joue avec les codes. On pourrait dire qu'elle sort des carcans qui corsetent la langue portugaise. Les sujets sont très divers mais tous participent à une émancipation de la langue.

La littérature brésilienne est ba-

roque, elle fait fi des conventions. Elle peut être très violente (le polar est très noir) mais toujours riche d'influences. On ressent aussi dans la culture un attrait croissant pour l'Amérique, un éloignement par rapport à l'Europe.

Quel attrait revêt la littérature française au Brésil ?

Le Brésil a longtemps eu des liens très forts avec la culture et la langue françaises – ethnologie, anthropologie, sciences humaines, artistes ; la devise du drapeau, « Ordre et progrès », vient d'Auguste Comte. C'est un pays où l'on apprend encore la langue française ; l'Alliance française y est très présente, contrairement au Portugal où l'enseignement du français est désormais très peu recherché. Avec la langue et la diffusion de la culture française se maintient encore un grand intérêt pour sa littérature : traductions d'auteurs récents, nouvelles traductions de Flaubert etc. Les tirages restent modestes (2 000 à 3 000 exemplaires). Comme dans bien d'autres pays, dont la France, la fascination pour la littérature nord-américaine est très forte. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
VENERANDA PALADINO

► * Luiz Ruffato, Fernando Morais, Ana Maria Machado et Ronaldo Correia de Brito.

DES PRESSES À LA LIBRAIRIE

Il n'y a pas si longtemps, Michel Chandeigne, l'ancien biologiste devenu typographe, formé au plomb, fabriquait les livres en PAO dans l'imprimerie-librairie de la rue Toumefort. La presse a été vendue et la librairie a déménagé dans un local plus grand, au 21 rue des Fossés-Saint-Jacques. Si Michel s'occupe essentiellement de la collection Magellane, chapeautant la publication d'un à deux livres par an, l'éditeur gère de plus en plus la Librairie Portugaise et Brésilienne – partenaire du Salon du livre. Aujourd'hui, c'est donc Anne Lima qui met en œuvre la politique éditoriale sensible et raisonnée des éditions Chandeigne, diffusées et distribuées par Volumen.



LUIZ RUFFATO Roman

Le dépaysement de la langue

Dans son septième roman, Luiz Ruffato anime une dynamique de la langue dont la liberté et l'humour témoignent d'une façon singulière d'être au monde.

COMME SON ANTIHÉROS Serginho, Luiz Ruffato est originaire du Minas Gerais, région proche de Rio de Janeiro - un Etat aussi vaste que la France. C'est l'une des rares similitudes entre ces deux hommes tant la naïveté de Sergio est à l'opposé de la lucidité politique de Ruffato. Pourfendeur des injustices, fustigeant les scandales, la violence, l'absence de moyens de l'éducation, la gabegie du pouvoir, l'écrivain et nouvelliste n'a peur de rien. Portée par une dynamique de l'oralité, son écriture se déploie avec une semblable liberté, sans cesse à

contre-courant du formalisme. Jeux typographiques, goût de la percussion, hybridation lexicale, son style traduit une singulière façon d'être libre, de lire le monde.

Arrêter de fumer, ou pas

Ruffato met donc en scène Sergio de Souza Sampaio, au sang mêlé d'Indiens coropo, de Lusitaniens, d'esclaves. Alors que sa vie se réduit à une succession de mauvais choix, il choisit à 30 ans de quitter Cataguases, au sud du Brésil, et d'émigrer au Portugal, « terre d'avenir ». La dramaturgie de Ruffato articule le témoignage de Sergio



Luiz Ruffato. DR

autour de questions : comment j'ai arrêté de fumer et comment j'ai recommencé à fumer. Il y a beaucoup d'humour voire d'absurde dans cette fable qui retrace les aventures rocambolesques d'un pauvre hère. La migration s'accompagne d'un dépaysement linguistique, bien qu'il s'agisse de part et d'autre de l'océan du portugais. S'entremêle aux expressions populaires d'argot de la langue brésilienne le vocabulaire lisboète. Car « le portugais du Portugal aux oreilles d'un Brésilien » produit une sensation d'étrangeté. À tel point que lorsque Sergio fait la connaissance d'un compatriote, il affirme : « Quand même,



A Lisbonne j'ai pensé à toi
A Lisbonne j'ai pensé à toi, Luiz Ruffato, traduit par Mathieu Dosse, Chandeigne, 112 pages, 16 €

ça fait du bien de rencontrer quelqu'un qui parle la même langue que vous ». Comme dans l'édition originale, ces nouveaux mots et expressions sont soulignés en gras. Ce que découvre aussi ce « brasuca » gouailleux et maladroit, c'est l'envers du décor touristique lisboète. De la Madragoa, « quartier très vieux aux gens périmés », aux tascas, les bistrotts peuplés de poètes, d'écrivains, le travailleur clandestin doit faire face à la concurrence des migrants de l'Europe de l'Est. À l'hiver humide, aux trafiquants en tous genres. Aussi dépayssante que la langue apparaît une Lisbonne plus blanche et crue que jamais. ■

VEP.

FERNANDO MORAIS Biographie

Le barde et la pasionaria

Avec sa biographie haletante et romancée de la militante communiste Olga Benario, le journaliste Fernando Morais dévoile les méandres d'une histoire politique internationale, exaltante et tragique, des années 30 et 40.

À DROITE COMME À GAUCHE de l'échiquier brésilien, on le respecte. Fernando Morais compte parmi les journalistes les plus estimés, les plus probes. Par-delà la captivante biographie qu'il a consacrée au magicien de la lumière Paulo Coelho (J'ai Lu, 2010), on connaît peu l'activité scripturaire de ce polygraphe. Ancien député, scénariste, le journaliste a publié une longue enquête sur la communauté ja-

ponaise du Brésil - une émigration qui date du début du XX^e siècle. Chez Chandeigne, Anne Lima envisage de la faire traduire en français. En attendant, elle publie la formidable biographie qu'il a dédiée à Olga Benario Prestes. Si l'histoire de cette pasionaria communiste, fille de la bourgeoisie juive allemande gazée en 1942 au camp de Ravensbrück, est connue au Brésil, on découvre ici une femme aussi dangereuse que fascinante.

Evasion, insurrection

Adossé à un phénoménal travail de documentation et d'entretiens en Allemagne de l'Est - alors RDA - auprès des rares témoins, le récit est quelque peu romancé, selon le préfacier Gérard Siary, professeur de littérature comparée.

Le 11 avril 1928, Olga Benario délivre son amant Otto Braun, inculpé de haute trahison, en plein tribunal à Berlin. Elle se réfugie à Moscou. Après une solide formation politique et militaire, elle se voit chargée d'escorter au Brésil Luis Carlos Prestes, grand leader communiste. Elle devient sa maîtresse. Leur mission : fomentier la révolution. Le soulèvement de novembre 1935 échoue... Il y avait une taupe dans l'organisation. La répression par le président Getulio Vargas est massive, Olga et Prestes sont arrêtés. Le chef de la police cherche à



Olga, Allemande, Juive, Révolutionnaire, Fernando Morais, Chandeigne, 456 p., 22 €

expulser Olga enceinte dans sa patrie, l'Allemagne, qui la recherche. Malgré la mobilisation de l'opinion locale, Olga est extradée et ramenée à Berlin où elle accouche en prison de sa fille Anita. Au milieu de la guerre déchaînée par le nazisme et de la misère d'une dictature latino-américaine, Fernando Morais donne chair et corps à une galerie de portraits. Il démêle le vrai du faux, révèle les illusions trahies et les espérances détruites. ■

VEP.



Fernando Morais. DR

EN POCHE

ANTHOLOGIE

Vingt-cinq voix

Il y eut les sombres années 70 de la dictature, la décennie perdue des 80, la transition des 90, et depuis 2000 espérance et colère mélangées sous les présidences de Lula puis Dilma Rousseff. Dernières années dont rend compte ce panorama de 25 auteurs. Des histoires urbaines, très construites, confrontant la modernité à des archaïsmes prégnants. Luiz Ruffato, qui les a réunies, écrit que ce pays « de carnaval, capoeira et football » est le 3^e parmi les plus inégaux au monde - « violence, prostitution infantine, manque de respect des droits de l'homme et mépris pour la nature »...
► *Brésil 2000-2015*, **Métailié** suites, 304 p., 12 €



POLAR

Pas de saint à Belém

Cette parution réunit deux histoires d'Edyr Augusto (né en 1954), écrivain du Para, Etat du nord dont Belém (1,5 million d'habitants) est la capitale. Un policier y enquête sur l'overdose d'un coiffeur de la jet-set, monde interlope que décrit le journaliste écrivain. Pour être réaliste ce n'en est pas moins effrayant : prostitution, snuff movies, pédophilie, toxicomanie, corruption. Mieux vaut avoir l'estomac bien accroché. C'est aussi nécessaire pour le second texte, *Moscow*, dérive sanglante d'un jeune désœuvré dans une station balnéaire, engrenage de mauvais coups à peine interrompus par une partie de dominos ou de foot des rues. « La violence sans culpabilité. » Eprouvant.
► *Belém, Moscow*, Edyr Augusto, traduit par Diniz Galhos, Points, 382 pages, 7,70 €



F. M.



»» EN RELIEF

Pluriel

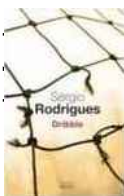
Que percevons-nous dans ce nom, Brésil ? Au mieux un pain de sucre, un air de samba, un ballon de foot. Au pire la violence urbaine et agraire, les telenovelas, la déforestation. Il doit pourtant y avoir un vrai Brésil quelque part. Une terre de contrastes – ici le cliché a un sens. Ce pays « immense, beau et complexe, injuste, riche, dur, intransigent », selon Luiz Ruffato, que les écrivains donnent à voir. Ils sont les invités du salon du livre de Paris qui se tient jusqu'à demain.

ROMANS

SERGIO RODRIGUES

Et Pelé feinta Mazurkiewicz

Sergio Rodrigues (né en 1962) aborde LE mythe brésilien, le *futebol*, et une conflictuelle relation père-fils. Le second vient demander des comptes au premier, ancien journaliste sportif, sur la mort de sa mère le 17 juin 1970, jour où Pelé réalisa sa sa légendaire feinte de corps sur le goal uruguayen Mazurkiewicz. L'histoire du foot local – du racisme des clubs cariocas aux compromissions avec la dictature – se double de celle, imaginaire, d'un second Pelé oublié. Le foot poésie s'oppose au foot prose des Anglais. La confession paternelle louvoie tel un dribble, fausse piste, passage de jambes et petit pont final. Subtil et prenant.
► *Dribble*, Sergio Rodrigues, traduit par A.I. Sardinha et A. Volodine, Seuil, 306 p., 21 €



BERNARDO CARVALHO

Le bœuf qui parlait chinois

Très sophistiqué, *Reproduction*, de Bernardo Carvalho (né en 1960), fait entendre trois monologues autour d'un imbroglia déconcertant. Un étudiant de chinois retrouve à l'aéroport son ex-professeur qui sert de "mule" à des dealers (comme "bœuf pour les piranhas", celui sacrifié pendant que le gros du troupeau passe plus loin). Entendu par la police, il livre un déballeage paranoïaque de rumeurs glanées sur Internet. Ainsi les passeports brésiliens seraient-ils les plus falsifiés : le "type" national est si mêlé que tout visage est crédible. On s'accroche pour suivre cette troublante démonstration des doutes identitaires du Brésil. Voire de l'incommunicabilité et de la confusion mentale générales.
► *Reproduction*, Bernardo Carvalho, traduit par G. Leibrich, Métailié, 200 p., 18 €



ADRIANA LISBOA

De jazz et d'exil

Voici un roman brésilien qui se passe aux Etats-Unis et s'appelle *Hanoï*. David avait un père brésilien, immigré du Minas Gerais, et une mère mexicaine. Il rencontre à Chicago Alex, jeune mère d'origine vietnamienne. Il aime le jazz et est condamné par la médecine ; il veut mourir à Hanoï. C'est tout, c'est peu et délicatement mélo ; s'y joue le mélange des cultures, des exils, où chacun doit se frayer un destin. Problématique brésilienne abordée par Adriana Lisboa, née à Rio en 1970 mais qui vit aux Etats-Unis.
► *Hanoï*, Adriana Lisboa, traduit par G. Leibrich, Métailié, 176 p., 18 €



F. M.